

La réplique facétieuse à l'usage du paysan. Représentations paysannes dans le *Chasse-ennuy* de Louis Garon

Drd. Cătălin Bărbunță

Université « Vasile Alecsandri » de Bacău/ Université Clermont Auvergne, France

Résumé : *Bien qu'ils constituent une catégorie sociale prépondérante pendant la première modernité, les paysans ne bénéficient pas d'une place privilégiée dans la littérature de l'époque. Leur représentation littéraire s'avère être, en revanche, particulièrement complexe, surtout dans les recueils hybrides et facétieux, où l'on met en relief plusieurs facettes du personnage campagnard. Décrit comme étant soit rusé ou sage, soit absolument stupide, le paysan est souvent associé au monde animal, ce qui le place en dehors de la société civilisée. Néanmoins, il réussit parfois à accéder à un statut plus élevé, en se servant d'une méthode insolite - la réplique facétieuse. Celle-ci lui permet de renverser l'ordre social établi, au moins lors d'un échange verbal généralement à but comique. L'article vise ainsi à interroger la place sociale du paysan par le biais du mot d'esprit, en considérant surtout la fonction de défense de la repartie facétieuse dans le *Chasse-ennuy* de Louis Garon.*

Mots-clés: *représentation paysanne, facétie, paysan facétieux, sagesse villageoise, stupidité paysanne*

Introduction

Malgré la place limitée que l'on consacre au paysan en tant que personnage dans les recueils de facéties et de nouvelles pendant la première modernité, sa représentation y est particulièrement complexe. Associé à la sauvagerie tout au long du Moyen Age [Freedman, Marin, 1992], le paysan est communément décrit comme un être humain dont les traits le rapprochent davantage de l'animal. Cette représentation animalière ne disparaît pas des recueils des XVI^e et XVII^e siècles, mais elle y est accompagnée d'autres facettes, qui projettent une lumière plus favorable sur lui.

Le *Chasse-ennuy* de Louis Garon, un recueil hybride réunissant des récits facétieux et élogieux à la fois, constitue un ouvrage particulièrement pertinent pour l'exploration de la représentation variée du paysan. Conçu comme un miroir de la hiérarchie sociale durant la première modernité, le recueil intègre des textes brefs, à l'intérieur desquels le personnage paysan interagit constamment avec les membres des autres classes sociales. Ces interactions favorisent une vision plus bienveillante sur le monde paysan,

tout en mettant en évidence son rôle dans la société. Outre l'image du paysan stupide popularisée par le *Liber facetiarum* de Poggio Bracciolini [Bowen, 1986 : 5], on retrouve dans le recueil de Garon deux autres facettes récurrentes du paysan. Certains récits exploitent la figure du villageois doué de l'esprit, qui sait comment rétorquer efficacement pour défendre son statut et dénoncer ainsi l'agression des membres des classes sociales supérieures, tandis que d'autres mettent en exergue un portrait idyllique de la sagesse campagnarde, insistant sur le mode de vie modeste et modéré.

Si la réplique facétieuse, en tant que composante textuelle, sert à divertir le public alphabète de la première modernité, elle acquiert une autre fonction à l'intérieur de l'histoire racontée. Attribuée à un personnage, elle peut devenir un instrument de punition ou de défense, dont l'efficacité s'avère une menace pour la société de l'époque. En faisant usage de la réplique facétieuse qu'il adresse à un membre d'une classe sociale supérieure, le paysan renverse l'ordre établi et réussit, au moins lors d'un échange verbal, de jouir d'un statut au-dessus de sa position désavantagée dès sa naissance [Frécenon Vianello, 1996 : 142].

Préliminaires théoriques

Dans son article rédigé comme une sorte de guide pratique, « Comment connaître les paysans du XVI^e siècle », Gabriel Audisio propose des pistes de recherches sur les paysans de la Renaissance. Il s'intéresse surtout aux textes qui déploient certains traits des paysans renaissants. Outre les sources fiscales et administratives, qui sont des documents où les chercheurs peuvent parfois repérer des données pertinentes pour esquisser des portraits paysans, Audisio mentionne également les œuvres littéraires, dont certaines offrent des représentations assez détaillées des campagnards. Cependant, en ce qui concerne ces dernières, l'historien avise les chercheurs à prendre en compte un aspect très important : les ouvrages littéraires sur le milieu campagnard sont en général générés par d'autres classes sociales, puisque les paysans de l'époque sont incapables de lire ou d'écrire. Par exemple, d'après J. Gallet, les ouvrages de Noël du Fail, les *Propos rustiques*, *Baliverneries*, *Contes d'Eutrapel* et *Discours d'Eutrapel*, peignent « une vision très optimisée » du paysan breton du XVI^e siècle [Audisio, 2000 : 82]. Les représentations du paysan que l'on propose dans ces ouvrages sont ainsi biaisées.

Elisabetta Frécenon Vianello, dans sa thèse sur la société mobilisée dans le *Fuggilozio* de Tomaso Costo, attire également l'attention sur les limites du réalisme dans la représentation paysanne. Etant donné que le public des nouvelles est constitué par des lecteurs appartenant à la noblesse, la perception des rustres implique « une vision fortement aristocratique » mise en évidence par une image récurrente « du paysan attaché à son milieu rural, tout à fait satisfait de sa condition et, surtout, complètement dépourvu de toute volonté d'élévation sociale » [Frécenon Vianello, 1996 : 123]. Dans cette perspective, les recueils de nouvelles et de facéties ne peuvent pas être considérés comme étant des témoignages véridiques sur le paysan du XVI^e siècle que de manière limitée. Ils intègrent ainsi des images fragmentaires et subjectives du paysan de l'époque, conditionnées par les différentes façons d'appréhender son statut dans la société et les diverses visées des récits exploitant la vie à la campagne.

Tous les textes littéraires ne peuvent pas être traités de la même manière. Gabriel Audisio fait la distinction entre les œuvres plus étendues et celles « moins élaborées », comme les mystères, les farces et les soties, qui « reproduisent peut-être plus facilement les scènes vécues » [Audisio, 2000 : 83]. Les facéties, des récits particulièrement courts et limités à un seul épisode narratif très concentré pourraient être ajoutées à cette énumération. Selon certains discours para-textuels des auteurs-compileurs, comme celui de Poggio [Lavie, 2020 : 45-46], les textes facétieux constitueraient des récits ancrés dans le réel, ce qui permettrait d'y découvrir parfois des images sur le véritable caractère du paysan renaissant.

Nous devons pourtant juxtaposer cette orientation à une autre. Malgré ses traits *antilittéraires* [Sozzi, 1977 : 31], la facétie demeure un genre littéraire destiné à être lu ou énoncé devant un public [Weber, 1977 : 28-29]. Ainsi, même si relevant d'un événement tout à fait réel, la facétie doit être soignée avant d'être intégrée dans un recueil. Tout un procédé d'écriture doit être opéré pour que le texte ait une forme satisfaisante et qu'il atteigne son but, c'est-à-dire qu'il fasse rire. Les répliques cinglantes et comiques, peut-être la caractéristique la plus importante du genre, sont attentivement fabriquées afin de créer un échange verbal ou une situation comique efficace. Même dans le cas d'un événement réel, où la rencontre est authentique et spontanée, le chercheur ne peut faire confiance à ce qu'il lit, une fois

l'événement transposé en récit littéraire. Tout ouvrage littéraire réclame un certain caractère fictionnel :

Les œuvres plus littéraires [...] peuvent également intéresser celui qui enquête sur les paysans du XVI^e siècle. Mais ici la critique doit se faire plus vigilante encore. Non que les auteurs puissent être taxés de mauvaise foi mais parce qu'ils ont droit, comme chacun peut le réclamer en l'occurrence, à une part d'imagination et d'invention. Celle-ci reste difficile à apprécier, même si l'œuvre, élaborée à partir de l'observation, paraît relever du réalisme [Audisio, 2000 : 82-83].

Revenant au *paysan*, Audisio le décrit comme étant « toute personne non privilégiée vivant principalement du travail de la terre ». Il estime qu'à la Renaissance la population paysanne constitue plus de 80% de la population de la France [Audisio, 2000 : 72]. A partir de 1600, ce pourcentage subirait une légère mutation, puisque la population paysanne affronte plusieurs événements tragiques (famine, épidémies, guerres de religion), ce qui implique un ralentissement de sa croissance. En revanche, la population urbaine connaît une augmentation notable à l'époque [Hérault, 2016 : 9]. Si les paysans forment une catégorie sociale extrêmement riche, les recueils de facéties et de nouvelles ne privilégient pas cette classe dans leurs textes du XIV^e au XVI^e siècle, leur présence dans la littérature de l'époque étant réduite. Boccace n'exploite des personnages paysans que dans quatre de ses cent textes composant le *Décaméron* ; Sacchetti, dans son *Trecentonovelle*, ne le fait que dans dix de ses deux cents cinquante-huit nouvelles ; Sercambi dédie quatorze récits des cent cinquante-cinq de son *Novelliere* aux paysans, tandis que Sermini leur réserve neuf des quarante textes formant ses *Novelle* [Fréconon Vianello, 1996 : 109].

Dans son *Chasse-ennuy*, Garon ne consacre lui-aussi qu'une place limitée aux récits exploitant des figures villageoises. Bien que les personnages paysans se glissent dans toutes les centuries du recueil, deux sections en particulier leur sont consacrées, soit la quatrième centurie de la première partie, où Garon aligne plusieurs « DIVERSES RECREATIONS RAPPORTEES A NOSTRE subject de defennuyer des Marys & Femmes, Peres & Fils, Maistres & Seruiteurs, Villageois, Criminels, Courtifanes,

Poltrons, Yurongnes, Vfuriers & autres » [Garon, 1633 : 311], et la cinquième centurie de la deuxième partie, où le lecteur peut se délecter avec cent « Propos memorables, dictz & faicts dignes de remarque, plaifans rencontres de quelques Peres & Fils, Maîtres & Seruiteurs, Villageois, Vfuriers & Suppliez, avec vn meflange de diuerfes ioyeufetez » [Garon, 1631 : 435]. Les personnages paysans, groupés sous le nom de *villageois*, ne jouissent pas d'un espace exclusif, puisqu'ils partagent les deux sections avec plusieurs catégories sociales. On y découvre ainsi dix-sept récits exploitant explicitement des personnages paysans dans la quatrième centurie de la première partie [Garon, 1633 : 355-374], mais seulement quatre dans la cinquième centurie de la deuxième partie [Garon, 1631 : 457-459].

Néanmoins, étant donné que le projet de Garon implique la mise en scène d'une fresque de la société, où l'on présente de manière récurrente des interactions entre de différentes couches sociales, les paysans paraissent dans plusieurs récits en dehors des sections qui leur sont attribuées de manière explicite. Ainsi, le lecteur est introduit à des personnages paysans dès la première centurie, plus précisément dès le cinquième récit, où l'on intègre même une interaction entre un paysan et un pontife [Garon, 1633 : 6-8]. L'immersion du personnage paysan dans les sphères sociales voisines au sein du recueil est le signe manifeste d'une revalorisation de sa condition au fil du temps.

Notre but dans cet article n'implique pas une enquête historique sur le paysan en tant que membre de la société européenne des XVI^e et XVII^e siècles, mais une exploration littéraire de sa représentation à plusieurs facettes dans le recueil hybride de Louis Garon, le *Chasse-ennuy*. Nous tenterons donc à esquisser le profil du paysan en tant que personnage protéiforme, dont l'ambiguïté déroute, car il peut être à la fois moqueur et moqué, sage et inepte. Pour y parvenir, nous chercherons à examiner les images récurrentes des interactions sociales intégrant des personnages paysans, en prenant en considération leur position par rapport à l'usage de la repartie plaisante, en tant qu'énonciateurs ou victimes de telles répliques.

Humour villageois : le paysan rusé et la défense facétieuse

Le caractère hybride du recueil de Garon entraîne une représentation variée du personnage paysan, qui est dépeint sous plusieurs facettes. Si, d'une part,

on retient la critique sous-entendue du paysan dépourvu d'intelligence, spécifique aux *Facéties* poggiennes [Bowen, 1986 : 5], de l'autre part, on admire la sagesse, ou bien la réactivité du rustre, dont la mise en scène révèle une image favorable du paysan, peu caractéristique aux recueils facétieux.

Garon arme l'une des typologies paysannes déployées dans le *Chasse-ennuy* d'un esprit facétieux, ainsi que d'un courage hors du commun, face à des situations délicates ou périlleuses. Ces personnages facétieux font preuve d'un humour qui est mis en place par une réplique spécifique au genre de la facétie ; grâce à elle, ils deviennent les défenseurs de leur honneur, ainsi que du milieu paysan entier. Plusieurs *villageois* du recueil ne se laissent pas dominer par d'autres personnages, malgré la position sociale plus élevée des derniers. Le villageois moqué par un seigneur d'une ville où il se rend avec plusieurs femmes, ne s'abstient pas à lui rétorquer de la même manière irrévérencieuse, pour sanctionner une attaque gratuite : « VN villageois venant à la ville d'un grand Seigneur avec bõ nombre de femmes, le Seigneur luy dit, Tu conduis beaucoup de cheures à nostre foire : Le bon hõme luy respondit, Monsieur, il me semble que ie n'en mene pas assez en vn lieu où il y a tant de boucs » [Garon, 1631 : 458].

Cette attaque, qui vise plutôt la compagnie du villageois, que le seigneur associé à des animaux, est vite repoussée. La répartie du paysan montre son intelligence instinctive à trouver des contre-attaques défensives, ainsi que sa réactivité face aux abus des supérieurs. Bien que cette remarque de la part du seigneur puisse être vue seulement comme une plaisanterie inoffensive, la rapide réaction du villageois démontre comment les moqueries des supérieurs deviennent des insultes aux yeux des serviteurs. Lorsque le villageois rétorque qu'il lui semble « [qu'il] n'en mene pas assez en vn lieu où il y a tant de boucs », le rôle de cette réplique est de défense, obtenue par l'emploi du même type de plaisanterie ; si la compagnie du villageois est composée de *chèvres* dans l'image comique proposée par le seigneur, ce dernier, ainsi que les autres citadins, deviennent des *boucs* dans la version du villageois. La même métaphore animale est utilisée pour transposer la ville en milieu paysan et les citadins en animaux domestiques, corrélation qui désamorce l'attaque.

De plus, cet échange verbal plaisant revêt également un caractère symbolique : il témoigne d'un conflit entre deux milieux sociaux, plus exactement entre le monde paysan, représenté par le villageois et le groupe

de femmes qu'il conduit, et le monde citadin, gouverné par le grand seigneur. Si la ville cherche à dominer le milieu rural en associant les villageois à des animaux, voire à des êtres inférieurs aux humains de la ville, le monde campagnard s'avère à la hauteur de l'adversaire, puisque la riposte du villageois semble lui assurer la victoire dans le conflit de classes.

Cet épisode met en évidence le courage du paysan, qui, malgré son statut inférieur, n'accepte pas de se faire ridiculiser par le seigneur. Bien que la réplique atteigne plus les personnages féminins que le villageois lui-même, le message implicite qui en sort vise le milieu campagnard entier et transforme le paysan dans son protecteur. L'insulte du seigneur est d'autant plus efficace et entraîne une réaction à la hauteur puisque le paysan est souvent associé à un animal, n'ayant pas le même statut qu'un être humain, étant désigné comme un « presque'homme ». Même leurs noms suggèrent cette idée parfois [Frécenon Vianello, 1996 : 125].

Un autre récit propose une rencontre entre des représentants de deux couches sociales distinctes, dans ce cas de la classe bourgeoise et de celle des paysans, qui génère un épisode savoureux. Dans ce récit, « *Gaillardife d'un Bourgeois & d'un Villageois* », on met en évidence la compétence humoristique et la perspicacité du villageois piqué, qui voit son mode de vie associé à celui des « pourceaux ». Le riche bourgeois, qui cherche à piquer le campagnard pour s'amuser et faire rire ses compagnons, essaie de lui tendre un piège en l'interrogeant sur le meilleur passe-temps des villageois. Sa réponse sincère et innocente procure au bourgeois le matériel nécessaire pour se moquer de lui en associant les coutumes paysannes au « naturel des pourceaux ». Sans se laisser affecter par cette comparaison peu flatteuse, le protagoniste du récit détourne le piège du bourgeois en lui retournant la même question. Pour se venger de l'offense subie, il associe les coutumes des bourgeois aux comportements de son âne.

Les deux récits illustrent ainsi le même conflit suggestif entre deux classes sociales, où celle supérieure essaie de dominer l'inférieure, pour devenir finalement la victime de son propre piège. La plaisanterie du personnage antagoniste constitue également un moyen de rappeler au paysan quel est sa place dans la société, c'est-à-dire dans un milieu fortement caractérisé par la présence des animaux. Cependant, l'un des usages traditionnels de la facétie revêt une fonction punitive précisément contre la tyrannie des classes supérieures. L'attitude moqueuse, voire cruelle du

bourgeois, qui se montre méprisant envers une personne qui ne bénéficie pas de privilèges ou d'opportunités comme lui, est rapidement punie par la même technique, mais avec un résultat plus efficace, obtenu grâce à l'effet de surprise provoqué par l'audace du paysan.

Le recueil de Garon met en exergue également la simplicité du villageois en ce qui concerne l'humour et les interactions sociales. Dans la « *Responſe plaiſante d'un Villageois à vne Damoiſelle qui marchandoit un Cabril* », un paysan « qui portoit vn beau Cabril, pour le vendre » rencontre une demoiselle qui cherche à plaisanter. Le terme *cabril* désigne un « jeune chevreau » selon le *Dictionnaire Universel* de Furetière. Lorsque le personnage féminin s'interroge sur les cornes qui manquent à l'animal, le villageois surprend le lecteur par une réplique qui met en avance la sagacité gaillardise paysanne : le cabril n'a pas de cornes puisqu'il « n'est pas encore marié » [Garon, 1633 : 361]. Cette réponse spirituelle évoque un thème récurrent lié à la vie familiale et paysanne de la littérature facétieuse, c'est-à-dire l'adultère, où le mari trompé se voit attribuer l'image d'homme aux cornes. Dans ce cas, deux plans différents sont réunis dans un même récit : la demoiselle invoque un plan réel, du monde animal, cherchant à s'amuser en ciblant la jeune bête du paysan, qui n'est pas assez développée pour avoir des cornes ; le rustre détourne pourtant la plaisanterie de la jeune femme et conjure un sens différent des « cornes », comme symbole du mari trahi. L'effet comique du récit s'appuie sur la mise en place d'une antanaclase, figure de style qui consiste à exploiter un même mot en lui attribuant un autre sens lors du second emploi.

La réactivité spontanée qui, quoi que perspicace, peut paraître irréfléchie, semble caractériser les personnages issus du monde paysan, où le fait de parler sans filtre est un trait inhérent. Ainsi, le villageois ne se retient pas à donner une repartie qui, malgré son but comique, ne semble pas être appropriée comme réponse à une demoiselle. Cette rencontre met ainsi en valeur la sagacité du paysan, ainsi que sa franchise excessive dans les interactions sociales.

Ces récits fournissent une image humoristique du paysan, qui sait comment user la parole plaisante en tant qu'arme subversive. Malgré sa position sociale très basse, le paysan facétieux est capable de détourner l'attaque langagière même des êtres socialement supérieurs, qui cherchent à exercer leur domination en dénigrant le milieu campagnard. Face à des

insultes déguisées en plaisanteries, qui visent souvent à peindre d'une mauvaise lumière l'entière du monde villageois, le paysan devient un défenseur de son milieu, son mode de vie et son statut, ayant recours au même procédé stylistique pour contre-attaquer l'audace de l'adversaire. Ainsi, la réplique facétieuse, le seul outil dont bénéficie le paysan courageux, devient une arme très puissante contre les abus et moqueries des supérieurs ; en outre, elle permet au paysan, ne fût-ce que pour un instant, de dominer un individu plus hautement placé dans la hiérarchie de la société.

Néanmoins, le recueil fournit également des modèles de paysans, qui réussissent à maîtriser une situation même sans prononcer un seul mot. Le premier texte sur les villageois, selon la hiérarchie établie par Garon dans ses sous-titres, « *Subtilité d'un Villageois pour gagner sa cause devant le Juge* », présente un conflit d'où le personnage paysan sort gagnant par le biais d'un trait qui lui est reproché, à savoir le fait de se taire même lorsqu'il faut se défendre, ce qui paraît être dû soit à une timidité excessive soit à la lâcheté. Même devant le juge, il refuse de répondre aux questions, ce qui, paradoxalement, l'aide à être disculpé. Le mot « subtilité » retrouvé dans le titre du récit, censé caractériser la réussite du paysan, semble suggérer qu'il a consciemment refusé de se défendre contre le « ieune Cadet », en anticipant l'aboutissement du conflit. Pourtant, on n'indique pas dans le texte qu'elle a été la motivation du refus. Si l'on prend en considération la représentation traditionnelle du paysan dans la littérature, son silence absolu serait plutôt lié à un sentiment de honte ou de méfiance face à une autorité plus encline à l'accuser qu'à le défendre.

Le fait de ne pas exprimer sa perspective sur la situation oriente le juge vers l'autre personnage, soit la personne incriminant le paysan de lui avoir déchiré le manteau. Lorsque le magistrat se plaint au « Cadet » de lui avoir amené un muet, celui-ci affirme que le villageois est capable de parler, puisqu'il lui a crié « gare, gare » afin de se retirer pour ne pas le blesser avec le bois qu'il transportait. Cette explication naïve, sinon idiote, éclaire la situation pour le juge, qui se rend compte qui est le véritable coupable, c'est-à-dire le jeune « Cadet » : « Et s'il croit, gare, gare, repliqua le Juge, tu deuois t'oster de deuant, & par ainſi ton manteau ne feroit pas defchiré » [Garon, 1633 : 355-356].

Le récit propose ainsi un exemple de dispute où le défaut du personnage paysan, dans ce cas son mutisme, se révèle finalement favorable

et avantageux. Frécenon Vianello évoque le *Carmina Medii Aevii*, ouvrage où le philologue et médiéviste italien Federico Novati traite de la satire du vilain qui vise à déployer deux critiques opposées : les rustres sont blâmés « d'une part, pour leur grossièreté et leur bêtise et, d'autre part, pour leur astuce qui les rendrait capables de sortir gagnants d'un conflit avec des êtres qui leur seraient théoriquement supérieurs » [Frécenon Vianello, 1996 : 142]. Bien qu'il soit indirectement réprimandé par le juge pour son manque d'audace (le terme « muet » ne doit pas être pris uniquement dans son sens principal), le villageois jouit en fin de compte du statut de victorieux, puisqu'il est « abfous » par le magistrat. Frécenon Vianello considère ces carences du personnage paysan comme des défauts *positifs*, dont les plus récurrents sont « la ruse, l'astuce, une certaine forme d'intelligence ou encore la violence », qui lui permettent de « sortir gagnant d'un conflit, arrivant même parfois à constituer une menace pour l'ordre établi » [Frécenon Vianello, 1996 : 142-143].

Jugement campagnard : le paysan en tant que « modèle de sagesse »

L'image de la sagesse est très souvent illustrée dans la littérature et la cinématographie par un personnage vieux, puisque l'expérience de vie apporte avec soi une connaissance plus approfondie des choses et résulte dans un jugement plus savant. Précisément cette idée se retrouve dans l'un des premiers récits compilés par Garon, où le paysan s'avère un personnage très sage, apprécié pour son savoir-vivre lucide. Repris du *Fuggilozio*, le récit est censé procurer au lecteur « un modèle de sagesse », mis en évidence à la fois par son caractère et son apparence [Frécenon Vianello, 1996 : 154-155]. Avant d'être charmé par le discours admirable du villageois, le pape Paul III, le protagoniste du récit « *Vn vieil Villageois pour respōdre pertinēment à Paul III est bien recompensé* », est attiré par le physique « bien proportionné » d'un vieillard, dont les traits physiques sont représentatifs pour la typologie du sage : « très âgé, grand et robuste, le visage orné d'une longue barbe blanche qui lui confère une grande dignité, il est habillé de façon correcte, malgré l'origine paysanne de ses vêtements » [Frécenon Vianello, 1996 : 155]. A cette apparence, on attribue également un caractère qui lui obtient l'appréciation du pontife ; le villageois mène une vie très modeste et modérée, se nourrissant des fruits cultivés par lui-même, sans

songer à des « viandes delicates ». En observant la modestie et la modération du villageois dans sa façon de vivre, le pontife lui propose « vne penfion de cent Ducats tous les ans » pour qu'il puisse se reposer durant sa vieillesse. La sagesse le pousse à refuser l'offre, qui, selon lui, est une « chofe pour [...] faire mourir » [Garon, 1633 : 6-8].

Le texte semble suggérer l'idée que la vie paysanne, caractérisée par le travail physique et la nourriture naturelle, est supérieure à celle citadine. Ainsi, les paysans s'avèrent plus sains et en meilleure forme que les nobles puisqu'ils mènent une vie particulièrement modeste, sans jouir des richesses, sans être oisifs et sans se nourrir de manière excessive. S'il semble sage dès qu'il offre sa première réponse au pontife, il devient encore plus judicieux par son refus de la pension offerte.

Ce récit, qui est le premier du recueil introduisant un personnage paysan, propose une image idyllique de la vie campagnarde en tant que milieu de la modération, de la vie saine et de la lucidité. Cette vision est héritée du Moyen Age, où l'on juxtapose la facette sauvage du milieu campagnard à « la recommandation de traiter les paysans avec pitié » [Freedman, Marin, 1992 : 541]. Elisabetta Frécenon Vianello, qui analyse une version de ce récit dans *Fuggilozio*, voit une sorte d'immobilisme social dans la conduite du rustre, dont le refus de changer ses coutumes liées à la nourriture, aux vêtements et aux habitudes coïnciderait avec une opposition contre les autres classes sociales, bien-entendu supérieures [Frécenon Vianello, 1996 : 155]. Très content de sa propre condition, qui lui apporte en effet une vie fructueuse, le paysan choisit de se limiter à user uniquement des moyens qu'il possède, sans jouir de la somme d'argent que lui offre le pontife, ce qui lui apporte la sympathie à la fois du pontife et du lecteur : « Les paysans faisant preuve de modestie et de prudence ne sont pas frappés par le ridicule, mais traités avec une certaine forme de respect qui exclut d'emblée l'exploitation traditionnelle de la satire et du comique lié à celle-ci ; alors que les rustres qui ont la prétention de quitter leur état et leur milieu sont inexorablement voués à l'échec et bafoués » [Frécenon Vianello, 1996 :]

En même temps, Costo fait « passer à travers le regard du paysan une critique, parfois même non voilée, de la société et de sa conduite » [Frécenon Vianello, 1996 : 123]. Si, d'un côté, le récit promeut la vie modeste et saine caractérisant le monde paysan, de l'autre côté, il critique les excès du milieu citadin et aristocratique, mis en valeur de manière indirecte par l'opposition

implicite entre les deux modes de vie. Si le villageois ne songe pas à des plats exquis, les nobles le font sans doute. La conclusion du récit, reprise également par Garon, expose les désavantages d'une existence marquée par la possession des richesses, qui ne coïncide pas avec une vie dépourvue d'inquiétudes : « *Qu'il n'y a pas plus de peine à acquérir des Richesses, qu'il y a de travaux à les posséder* » [Garon, 1633 : 8].

La sagesse paysanne est mise en scène dans un autre récit, censé illustrer cette fois-ci la dichotomie sagesse-stupidité. Le texte « *D'un Villageois qui vend sa grande metairie, & referue la petite* » explore la fine frontière qui peut exister entre une pensée sage et une ineptie, où seule la mise en perspective d'un fait ou d'une décision peut en révéler la véritable nature. Ainsi, ce qui peut sembler une mesure inepte s'avère finalement un choix bien réfléchi, achevé par une conclusion moralisatrice. Lorsque le personnage villageois, qui possède une petite ferme travaillée par lui-même, en hérite une plus grande, il se hâte à vendre cette dernière, conscient du fait qu'il n'apprécierait suffisamment les biens reçus sans efforts. Quoi qu'elle soit plus petite et moins rentable, la petite ferme a beaucoup plus de valeur pour le propriétaire qui s'est « donné beaucoup de peine pendant dix ans pour l'acquérir » [Garon, 1633 : 361-362].

La visée du récit est moralisatrice et instructive, puisque on enseigne aux lecteurs à apprécier leur propre travail. La conclusion avancée par le narrateur, qui va de pair avec celle du texte précédent, résume la leçon cachée à l'intérieur de l'histoire racontée : « *ce qu'on acquiert avec peine se conférue avec amour* » [Garon, 1633 : 362]. Un élément comique pourrait s'y entrevoir : la décision précipitée du villageois de vendre la ferme héritée paraît d'abord absurde, puisqu'il semble incapable d'en apprécier sa valeur plus lucrative, qui lui aurait assuré une situation économique plus favorable. La détermination du personnage s'avère pourtant cohérente, puisqu'il fait preuve de sagesse en justifiant la vente. Le récit joue ainsi sur la fine frontière entre ce qui pourrait paraître stupide, mais se révèle judicieux lorsque l'on propose la bonne raison.

Puisque les récits sont destinés à un public noble, on explore également le type du paysan conscient de son statut inférieur, qui sait apprécier les faveurs obtenues de ses supérieurs. Si le villageois moqué recourt à une repartie piquante pour réprover le comportement révoltant des seigneurs, dans le cas du paysan bien traité on fait usage de la parole

humoristique à caractère flatteur et élogieux. Le récit sur le paysan invité à dîner chez Laurent des Médicis, « *Gaillardise d'un villageois qui dîna avec Laurens de Medicis* », s'achève par une réplique qui vise à exprimer la reconnaissance pour l'invitation à table :

VN payfan des montagnes auoit vn iour dîné à la table de Laurens de Medicis : comme il fut reuenu en sa maison, il dit à sa femme ; l'ay aujourd'huy plus fait que iamais ne fit Iesus-Christ. Et interrogé d'elle par quel moyen, il luy respondit : Iamais Dieu ne m'agea avec plus grand Seigneur que foy, & i'ay aujourd'huy mangé avec Laurens, qui est mille fois plus grand Seigneur que moy [Garon, 1631 : 459].

La fonction de la facétie n'est plus punitive ou corrective, mais exemplaire et élogieuse, puisque le protagoniste loue la noblesse de Laurent de Médicis. Malgré cette mutation, le caractère humoristique y est présent. Par la comparaison inattendue, soit le fait de se placer au-dessus de Jésus Christ, le montagnard prépare une plaisanterie procurant le divertissement à sa femme et au lecteur aussi. Au début, il semble avancer ses propres mérites, qui dépasseraient même la figure divine du Sauveur, mais la clarification de son énonciation révèle le véritable message de son discours : ses accomplissements résident dans le fait d'être touché par la générosité de son seigneur. L'incongruité entre ce que le personnage semble voir transmettre dans sa première réplique et ce qu'il dit dans la seconde suscite le rire du lecteur, tandis que sa reconnaissance pour le privilège de dîner avec un seigneur génère l'appréciation de son attitude.

Ces récits, bien que loin des facéties typiquement poggiennes, acquièrent un caractère divertissant par le thème appréciatif du jugement paysan. On ne cherche pas à faire rire, mais plutôt à faire sourire le lecteur par le message positif ressortant des textes : apprécier la vie modeste et modérée ; valoriser les propres efforts ; respecter un jugement éclairé, etc. Qu'il soit vieux ou plus jeune, le personnage paysan, très proche de la nature et conscient des avantages d'une vie à la campagne, s'avère le véhicule parfait pour propager des philosophies existentielles d'une vie modeste et des visions du monde appréciatives.

Stupidité paysanne : les villageois comme cibles de la repartie

Au moins depuis le succès des facéties poggiennes, le paysan est associé à un manque d'intelligence [Bowen, 1986 : 5], justifié par le milieu limité dans lequel il vit. Loin des villes civilisées, les paysans n'ont pas accès aux mêmes privilèges et opportunités pour développer leurs compétences intellectuelles que les bourgeois et les nobles, ce qui les place dans la plus basse des classes sociales. C'est pour cela que les recueils de facéties et de nouvelles en adoptent parfois une approche dépréciative, qui devient un moyen pour valoriser la supériorité des citadins. On divertit les couches sociales plus élevées en se moquant des traits paysans essentiellement opposés à leur supériorité citadine.

Dans le récit sur la « *Plaisante repartie d'un villageois à un Gentilhomme* », on exprime de manière implicite la différence qui existe entre les coutumes des nobles, qui sont plus raffinées, et celles des paysans, qui sont plutôt grossières d'après la vision aristocratique. Un paysan invité à dîner chez un gentilhomme se met à peler les poires muscadelles au moment du dessert, action qui attire l'attention d'un autre invité de l'hôte, toujours gentilhomme, qui lui dit : « Tu es bien délicat d'oter le meilleur de ces poires ». Le paysan, qui n'est pas capable de reconnaître la qualité de la peau du fruit, appréciée par les nobles, « luy repartit : Chez moy tous mes domestiques les pelent, excepté les pourceaux » [Garon, 1633 : 365-366]. La réplique du paysan révèle son ignorance et orgueil à la fois. Au lieu de considérer la remarque instructive du gentilhomme, dont le statut le transforme en connaisseur en matières alimentaires, le villageois justifie son geste par les coutumes de son milieu, tout en sous-entendant qu'elles sont supérieures. L'association implicite qu'il fait entre les pourceaux et ces gentilshommes trahit son manque d'expérience et lui attire le rire des lecteurs.

Le manque d'instruction est également repris comme thème dans un autre récit, « *D'un Villageois malade qui prit par la bouche un clystere, un apozeme, & une medecine meslez ensemble, dont il guerit* » [Garon, 1633 : 364-365], où le personnage villageois agit selon ses propres instincts, sans prendre en considération les consignes du médecin. Lorsque l'on lui conseille de prendre trois médicaments différents pour remédier sa fièvre, le

villageois décide de les mêler tous dans un même récipient et de les avaler ensemble. Malgré l'emploi fautif des potions, le paysan guérit. La remise en santé serait, dans ce cas, justifiée plutôt par l'association qui existe entre les paysans et les animaux ; tout comme les animaux, les paysans n'ont pas besoin de beaucoup de soins pour dépasser les moments de maladie [Frécenon Vianello, 1996 : 134]. Tout de même, la visée centrale du récit semble surtout la mise en scène implicite des limites intellectuelles qui caractérisent les villageois.

La stupidité paysanne ciblée dans les récits coïncide parfois avec une grande naïveté. Dans le texte « *D'un villageois qui tōba de deffus un arbre* », le villageois est dupé par un passant après être tombé et s'être rompu la jambe. Le passant lui propose de lui offrir un conseil pour ne plus tomber des arbres, mais qui s'avère un piège pour se moquer de lui. Réalisée avec la complicité innocente du paysan, qui accepte de recevoir le conseil, la plaisanterie montre la confiance aveugle du villageois, qui se voit non seulement victime de l'incident, mais également de la réplique humoristique du passant. « Pren garde que tu ne descendes plus vifte à terre que tu n'es monté fur l'arbre » [Garon, 1631 : 457-458], lui dit le personnage moqueur.

Malgré ces exemples de récits, où les villageois sont moqués ou dupés, les paysans victimes ne sont pas assez nombreux dans le recueil. Adoptant la même approche que Tomaso Costo dans son *Fuggilozio* [Frécenon Vianello, 1996 : 126], Garon ne privilégie pas l'image du paysan manquant d'intelligence, dont on se moque par une réplique plaisante ; il lui préfère la figure paysanne qui sait rétorquer astucieusement. Les paysans qui ne réagissent pas de manière spirituelle à l'injustice ou à la moquerie sont ainsi en nombre réduit. La facette du paysan inepte, récupérée des facéties de Poggio, est censée compléter la représentation paysanne assez variée dans le recueil, dont la fonction principale est liée aux traits s'opposant aux citadins, par lesquels on divertit ces derniers.

Le paysan et la condition limitée

Le paysan des recueils de facéties et de nouvelles est un personnage étroitement rattaché à son monde. Dans le *Fuggilozio*, par exemple, les personnages paysans ne peuvent jamais franchir les bornes de leur milieu. Ils sont censés demeurer des paysans sans pouvoir, incapables de dépasser leur

condition socialement inférieure, ce qui s'explique notamment par la vision aristocratique qui caractérise l'ouvrage [Frécenon Vianello, 1996 : 115-116]. Dans cette perspective, leur identité n'a pas besoin d'être marquée dans les récits, où « le lecteur se trouve face à des personnages au visage presque anonyme, dont seule la bêtise et mise en exergue » [Frécenon Vianello, 1996 : 118-119]. Dans le *Chasse-ennuy*, ces personnages ne se distinguent que par leur appartenance au monde campagnard, ce qui est explicité par une série de synonymes : on les présente comme étant surtout *villageois*, mais également *paysan*, *vilain*, *laboureur*.

Les mêmes limites de la condition paysanne se retrouvent chez Garon. Un villageois qui acquiert un certain niveau de connaissances en observant les mouvements de la fumée sortant de sa cheminée se croit assez instruit pour devenir marinier. La première aventure sur mer lui démontre toutefois que ses aptitudes ne peuvent être mises en valeur que chez soi, puisqu'il n'est pas capable de rendre compte de la condition météorologique qu'en regardant la fumée sortant du toit de sa maison. Ses connaissances sont ainsi liées à son milieu. Malgré les compétences acquises, qui sont assez impressionnantes dans son monde paysan, il se sent vite dépassé dès qu'il se retrouve dans un autre milieu plus élevé du point de vue social. Bien que les paysans soient parfois caractérisés d'ineptes dans la littérature plaisante, ce personnage s'avère assez compétent sans pour autant accéder à un niveau formatif qui lui permettrait de dépasser son statut, d'avancer dans la hiérarchie sociale.

Cependant, l'un des récits de Garon met en avance une possibilité pour les villageois d'acquérir une position plus élevée dans la société. L'histoire du père renié par son fils devenu notaire, intitulée « *Belle responce d'un villageois à son fils qui le mesprisoit* », illustre l'opportunité du paysan de la Renaissance tardive de dépasser son statut dans certaines circonstances. Ce fils réussit à dépasser sa condition de rustre en ayant la chance de faire des études à Lyon où, à l'aide de son père qui « se peina de tout son pouuoir a le bien entretenir » [Garon, 1633 : 358-360], s'achète un office et devient notaire. Cette appartenance précoce au monde citadin le fait renier le goût pour la paysannerie, y compris pour son père paysan. On a permis à ce fils de franchir les bornes du milieu où il est né pour avoir une vie dans la ville en tant que bourgeois sous la condition implicite de renoncer à tout ce qui le lie à la campagne, même à sa famille. Une fois établi dans la profession de

notaire, le fils doit se débarrasser de tout ce qui pourrait lui tacher le nom. Le père paysan représente donc une menace pour la réputation du fils, qui doit s'approprier les opinions toutes faites des classes supérieures en ce qui concerne la vie campagnarde, considérée comme en dessous de toutes les autres.

Cet avancement social est encore justifié par la position du père au sein de son milieu. Il n'est pas un rustre quelconque, mais « un bon homme de village », qui se donne beaucoup de mal pour assurer le succès de son fils. Bien qu'il ne soit pas la personne qui parvient à accéder au milieu urbain en tant que membre permanent (il s'y déplace occasionnellement), il s'avère être un exemplaire en dessus de tous les autres paysans puisqu'il fait les sacrifices nécessaires pour que son fils puisse jouir des privilèges de la vie en ville et de la position sociale de bourgeois.

Les deux conditions qui semblent devoir être remplies pour que l'ascension sociale ait lieu sont liées au caractère et aux coutumes des personnages : le fils doit s'appliquer pleinement à assimiler la vision des bourgeois citadins sur le monde campagnard, quoi que ceci implique l'abandon de son père, tandis que le père doit lui assurer tous les prérequis pour que son intégration dans le nouveau milieu et la nouvelle profession ait lieu.

La Renaissance tardive apporte ainsi la possibilité d'une nouvelle approche, soit du fils paysan auquel on permet l'avancement social. Cet épisode fictif est ancré dans une période historique qui voit la migration des paysans vers les zones urbaines, phénomène accompagné par des « turbulences » sociales. La représentation du paysan, qui peut remporter la victoire dans un conflit avec un être qui lui est supérieur au moins de point de vue social et qui peut occasionnellement même changer de statut, concorde ainsi avec « la croissance économique et [...] le déplacement des masses paysannes vers la ville » [Frécenon Vianello, 1996 : 143]. Pourrions-nous justifier cette représentation du fils paysan qui accède à un milieu supérieur comme un changement coïncidant avec le développement social associé à l'évolution progressive de la civilisation ?

Conclusions

Pour que son recueil devienne une imitation véridique de la société de la première modernité, Louis Garon ne peut pas priver sa compilation de la représentation paysanne. Le *Chasse-ennuy* intègre ainsi plusieurs récits exploitant des figures villageoises, mais sans leur assurer une place considérable. Quoi qu'ils constituent la classe sociale la plus répandue, les paysans demeurent une catégorie peu mobilisée dans ce type d'ouvrages.

Plutôt que de mettre en scène un manque d'intelligence chez les paysans, image popularisée à la Renaissance par les facéties du *Liber facetiarum* de Poggio Bracciolini, les récits compilés par Garon sont censés fournir une image favorable du milieu campagnard par la multitude de répliques facétieuses attribuées à des représentants villageois. Ces figures capables de défendre leur origine et mode de vie, que les aristocrates caractérisent de grossiers et ineptes, révèlent des compétences langagières et une vivacité d'esprit hors du commun. Le fait de répondre instamment à une provocation de manière humoristique, tout en piquant la personne abuseuse, est un trait particulièrement valorisé dans les facéties proprement dites, où l'on admire la perspicacité des personnages. On y apprécie précisément la compétence d'énoncer des reparties qui ne sont pas réfléchies en avance, mais qui sont issues de l'esprit des personnes. Ces répliques facétieuses énoncées par des paysans ont une double fonction : mettre en valeur le caractère spirituel irréfléchi des villageois, provenant de leur propre personnalité et non pas d'une éducation choisie, et fournir une critique plutôt implicite des abus et excès qui caractérisent les autres classes sociales.

Outre la figure paysanne facétieuse, qui sait comment faire usage de la réplique plaisante, et l'image de paysan inepte, dont le rôle est de valoriser la supériorité aristocratique par opposition, on retrouve dans le recueil de Garon également l'illustration de la sagesse relevant de la campagne. Juxtaposée au portrait de sauvage que l'on attribue au paysan au Moyen Âge, la sagesse campagnarde est associée au milieu naturel qu'habite le rustre. Par son existence modeste, dépendante de la nature et des animaux qu'il élève, qui lui procurent tous les moyens pour survivre, le paysan devient un modèle pour le citadin qui jouit de manière excessive de ses privilèges. Les récits promeuvent ainsi deux approches différentes en ce qui concerne le milieu paysan, dont le rapprochement de la nature est compris comme une marque de la sauvagerie du rustre et le témoignage d'une existence harmonieuse et idyllique à la fois.

Dans l’imaginaire de la littérature facétieuse, la représentation paysanne se révèle ainsi intriquée. Le paysan est mobilisé dans le recueil de Garon sous plusieurs facettes, ce qui le transforme en un personnage complexe. Cependant, une image en particulier est privilégiée dans l’ouvrage, soit celle du paysan qui maîtrise l’art de plaisanter facétieusement. C’est dans ces textes que la facétie se présente sous une forme notamment proche de la facétie poggienne, où sa fonction punitive face aux abus est la plus sollicitée.

C’est toujours dans ces textes que le paysan acquiert un statut supérieur aux autres classes, quoi que de manière limitée. Par ces textes qui exploitent des personnages paysans facétieux, Garon revendique la forme et la visée traditionnelles de la facétie, tout en illustrant l’orientation de la société européenne vers un état plus favorable pour la classe sociale la moins privilégiée.

Références bibliographiques

1. Audisio, Gabriel, « Comment connaître les paysans du XVI^e siècle », dans *Bulletin de l’Association d’étude sur l’humanisme, la réforme et la renaissance*, n° 50, 2000, p. 71-84.
2. Bărbunță, Cătălin, « La facétie dans la mémoire littéraire du Grand Siècle : des *Facéties* poggiennes à la facétie française du XVII^e siècle », in *Communication interculturelle et littérature*, n° 1 (32), vol. 2, 2024, p. 86-97.
3. —, « La littérature plaisante face à la censure : le *Chasse-ennui* de Louis Garon et la réserve de tout dire », dans *Interstudies*, n° 37, 2024, p. 41-51.
4. Bertrand, Dominique, « Rire curatif et poétique de la connivence libertine : le *Chasse-Ennui* de Louis Garon », dans Tiphaine Rolland, Romain Weber (dir.), *Ventre d’un petit poisson, rions ! Liminaires de recueils plaisants (XV^e -XVII^e siècles)*, Reims, Presses Universitaires Reims, 2022, p. 591-613.
5. Bowen, Barbara C., « Renaissance Collection of *facetiae*, 1344-1490: A New Listing », dans *Renaissance Quarterly*, vol. 39, n° 1, 1986, p. 1–15.
6. Frécenon Vianello, Elisabetta, *La représentation des classes sociales dans le « Fuggilozio » de Tomaso Costo*, thèse de doctorat, Université Jean Monnet Saint Etienne, 1996.
7. Freedman, Paul, et Marin, Françoise, « Sainteté et sauvagerie. Deux images du paysan au Moyen Age », dans *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 47^e année, n° 3, 1992, p. 539-560.
8. Garon, Louis, *Le Chasse-ennui, ou l’honneste entretien des bonnes compagnies, divisé en 5 centuries*, Paris, chez Clause Griset, 1633.

9. —, *Le Chasse-Ennuy, ou L'Honneste Entretien des bonnes Compagnies*, II partie, Lyon, chez Claude Larjot, Imprimeur Ordinaire du Roy, 1631.
10. Hérault, Bruno, « La population paysanne : repères historiques », dans *Centre d'études et de prospective*, n° 11, 2016, p. 1-24.
11. Kies, Nicolas, « Conjuré la "rencontre manquée" ? Métamorphoses de la facétie dans la littérature française du XVI^e siècle », dans *Paroles dégelées. Propos de l'Atelier XVI^e siècle*, p. 265-291.
12. Lavie, François, *L'Europe plaisante. Le recueil de facéties entre culture écrite et oralité à l'époque moderne (France, Italie, Angleterre, XVI^e-XVII^e siècles)*, Thèse de Doctorat, Paris, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2020.
13. Macé, Stéphane, « *Le Chasse-ennuy* de Louis Garon : pour une poétique du rire », dans *Recherches & Travaux*, n° 67, 2005, p. 13-24.
14. Perouse, Gabriel-André, et Neveux, Hugues (éd.), *Essais sur la campagne à la Renaissance*, Paris, Société Française des Seiziémistes, 1991.
15. Rolland, Tiphaine, *Le « vieux magasin » de La Fontaine. Les Fables, les Contes et la tradition européenne du récit plaisant*, Genève, Droz, 2020.
16. Rolland, Tiphaine, WEBER, Roman, *Ventre d'un petit poisson, rions!*, Reims, Presses Universitaires Reims, 2022.
17. Simonin, Michel, « L'héritage de la Renaissance dans le Chasse-Ennuy de Louis Garon », dans *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, n° 7, 1977, p. 130-135.
18. Sozzi, Lionello, « Le "Facezie" e la loro fortuna europea », dans *Journal de la Renaissance*, vol. I, 2000, p. 89-102.
19. —, « Les Facéties du Pogge et leur influence », dans *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, n° 7, 1977, p. 31-35.
20. Verge-Franceschi, Michel, *La société française au XVII^e siècle : Tradition, innovation, ouverture*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2006.
21. Weber, Henri, « La facétie et le bon mot du Pogge à Des Périers », dans *Humanism in France at the End of the Middle Ages and in the Early Renaissance*, 1970, p. 82-105.